



**HALMA**  
**THE EUROPEAN**  
**NETWORK OF LITERARY**  
**CENTRES**

Alain Freudiger

Le vieux philosophe



Autrefois, il avait voyagé. Il avait vu beaucoup de pays, de terres, de contrées. Il avait navigué, il avait gravi, et puis il avait aussi arpenté d'innombrables cités. Du monde, il avait vu plus qu'à satiété, des gens, il en avait rencontré presque toute la société. Il avait parfois été pris dans les tumultes de la Grande Histoire, catapulté dans les remous du siècle. Il avait aimé, il avait cherché, il avait expérimenté. Il avait vécu en somme.

Et puis il s'était fatigué, il s'était voûté. Et il avait décidé de se fixer une fois pour toutes, de s'installer, de laisser croûte se former.

Le vieux philosophe désormais ne s'occupait plus que de cultiver son jardin.

Certes, ce n'était pas un jardin privé, la philosophie ne lui avait jamais permis de vivre dans l'aisance, et bien sûr, il n'avait jamais eu les moyens d'accéder à la propriété. Mais il louait à la Ville l'un de ses jardins communautaires sur une parcelle qui en comportait une centaine.

Au début, la parcelle était située à l'extrémité du périmètre urbain ; mais suite au développement de la cité, de nouvelles constructions avaient vu le jour, et les jardins communautaires se trouvaient désormais au cœur d'un quartier résidentiel.

Le vieux philosophe se levait tôt et allait tous les jours travailler à son lopin. Là-bas, il côtoyait bien des gens qui, comme lui, cultivaient leur jardin : ouvriers macédoniens, familles portugaises, vieux couples de suisses, jeunes écologistes. Mais il s'intéressait peu à eux ; il avait assez à faire avec son jardin, et puis, des gens, il en avait suffisamment rencontré par le passé.

Les gens, bien souvent, n'amènent que des ennuis.



Le vieux philosophe aimait beaucoup les bégonias, qu'il choyait tout particulièrement. Bien sûr il cultivait aussi, pour sa consommation personnelle, des haricots, des tomates ou des salades, comme tout le monde. Et puis, sentant les douleurs de l'âge s'affirmer avec plus d'acuité, il plantait aussi des herbes médicinales, réservant une portion de son jardin à l'herboristerie. Mais il aimait surtout les fleurs, et les petits massifs de buissons élégamment taillés : oui, c'est cela qu'il affectionnait vraiment.

Quel plaisir pour lui quand quelqu'un venait le complimenter pour son jardin.

Bon, cela n'arrivait pas souvent, puisque ses voisins directs n'étaient pas toujours très engageants, ni même avenants. En général ils avaient très peu de contacts, se saluaient seulement, et puis s'ignoraient. Parfois pourtant, lors d'une fin de journée d'été particulièrement agréable, l'Italien l'invitait à venir prendre l'apéro sur son bout de terre – mais même là ils parlaient peu, se contentant d'apprécier le coucher de soleil et le travail accompli.

Cela continuait, ainsi, jour après jour, et saison après saison. Il cultivait son jardin, et c'était bien.

Puis cela ne continua pas ainsi.

Un matin en effet, quittant son appartement pour se rendre à son terrain, il reçut du facteur une lettre recommandée. Bien sûr il se méfia, il y avait peu de chances qu'il s'agisse d'une bonne nouvelle. Mais se méfier ne changeait rien à l'affaire ; il ouvrit donc la lettre.

C'était un courrier de la Ville, qui déclarait, après quelques circonvolutions administratives et autres arguments fatalitaires, qui déclarait donc résilier le bail pour les jardins communautaires, avec effet immédiat, moyennant préavis de trois mois.



Le printemps était à peine entamé ; bien sûr, ça lui éviterait de semer. Mais le vieux philosophe, néanmoins, fut estomaqué. Quoi, on lui enlevait son jardin ?

Il relut la lettre. La Ville voulait raser les jardins communautaires pour construire un nouveau complexe d'habitations, fondamentalement convivial et aux normes écologiques les plus strictes. Le développement urbanistique était absolument nécessaire, l'agglomération devant absorber la croissance incessante des ses nouveaux habitants.

La Ville ne proposait pas de compensation pour la perte des jardins communautaires ; la loi n'en prévoyait pas, et la Ville avait respecté le préavis de trois mois. Elle proposait néanmoins, à ceux qui le désiraient, de s'inscrire pour un lopin dans les nouveaux jardins communautaires qu'elle projetait d'instituer, beaucoup plus en périphérie, sous la bretelle d'autoroute. Bien sûr, la parcelle serait plus petite, il n'y aurait pas de place pour tout le monde. C'est pourquoi, si l'on souhaitait un nouveau bout de terre à cultiver, la Ville recommandait d'en faire la demande le plus tôt possible.

Le vieux philosophe était fâché. Il se rendit à son lopin, ruminant de noires pensées. Sur place, il remarqua un attroupement, chose peu commune en ce lieu : les différents locataires des jardins discutaient avec beaucoup d'animation de la décision de la Ville. Apparemment, le vieux philosophe n'était pas le seul à avoir reçu ce courrier. Il se joignit à la foule.

Celle-ci était très remontée. Personne ne voulait quitter sa terre. Certains pourtant se résignaient, car on n'y pouvait rien, disaient-ils. D'autres au contraire voulaient réagir, ne pas se laisser faire. Quelques-uns s'en fichaient, prétextant un prochain retour au pays pour leur retraite, de toutes façons, ou une mise à l'hospice pour bientôt. Mais le ton ne baissait pas pour autant, ça bouillonnait, ça écumait parfois, et ça explosait aussi. Le vieux philosophe non plus ne voulut pas se laisser faire.



Il fut convenu d'attendre la soirée pour se réunir avec le maximum de locataires des jardins communautaires, afin de décider ensemble de ce qu'il convenait de faire.

La journée s'écoula particulièrement lentement. Le vieux philosophe cultiva son jardin, mais sans grand entrain. Mais il réfléchissait, aussi bien.

Le soir venu, les locataires des jardins communautaires, ceux qui avaient passé la journée sur place comme ceux qui n'étaient venus qu'après une longue journée de travail, se réunirent en grande assemblée. On parla ; le vieux philosophe notamment se distingua. Finalement l'assemblée se scinda ; certains abandonnèrent le combat, mais une petite majorité décida et vota, à main levée, de lutter contre la décision de la Ville. Madame Contini proposa d'engager un avocat pour défendre leurs droits. Salgado voulut marcher sur l'Hôtel de Ville pour exiger une entrevue. Les Fibischer conseillaient de gagner du temps en multipliant les oppositions. Bruce l'Australien était d'avis de s'armer pour défendre leurs terres. Mylène, Dan et Gaétan souhaitaient alerter des associations pour soutenir leur cause. Petrescu inclinait pour faire comme si de rien n'était, ne pas tenir compte du courrier de la Ville, et lui opposer une simple inertie. Finalement le vieux philosophe eut l'idée d'écrire une lettre de protestation à la Ville, avec copie aux députés et aux médias, déconstruisant les arguments municipaux et criant au scandale, dénonçant le bétonnage et prenant à témoin la population.

L'affaire prit une tournure politique.

La Ville s'attendait à une réaction, mais fut fâchée que celle-ci soit immédiatement médiatisée, qui plus est sous l'angle écologique. Elle engagea alors un combat argumentaire contre les jardiniers rebelles, précisant son projet d'éco-quartier, mettant en avant son intention d'établir de nouveaux jardins communautaires, insistant sur la croissance inexorable de l'agglomération, évoquant la chance enfin des opposants qui avaient pu jusque là jouir d'un lopin à un prix plus que modéré.



Pendant quelques semaines, les arguments et contre-arguments s'opposèrent sans relâche. Les médias locaux couvraient avidement cette affaire. La télévision fit un reportage, donna la parole aux opposants. Des débats furent organisés dans la cité. Les rubriques de courrier des lecteurs furent inondées de lettres, les gens s'enflammaient, prenaient parti, se vilipendaient les uns les autres, se passionnaient, se traitaient de croûtons conservateurs, de bétonneurs insensibles, de passésistes sous-développés, de technocrates aseptisés, de soixante-huitards attardés, de promoteurs véreux.

Les jardiniers rebelles arguaient que ces jardins étaient là avant toute ville. La Ville répondit que des jardins ne pouvaient exister que dans une zone bâtie, que sinon il s'agissait d'autre chose, de campagne par exemple. Le vieux philosophe avançait, lui, que ces jardins, d'une certaine manière, n'appartenaient pas à la Ville : puisqu'ils n'avaient jamais été bâtis, ils constituaient plutôt un reste de campagne à l'intérieur de la cité. La Ville affirma qu'elle avait autorité sur ses campagnes depuis le bas Moyen Age déjà. Le vieux philosophe répliqua que la campagne était aussi constituée de zones agricoles non constructibles. La Ville déclara que les jardins n'étaient pas en zone agricole mais en zone urbaine. Le vieux philosophe rétorqua en disant que lorsqu'ils avaient été établis, ils étaient en zone suburbaine, et que si les choses avaient changé, c'était de la faute de la Ville, qui s'était étendue jusqu'aux jardins ; que les jardins, eux, n'avaient jamais cherché à gagner du terrain et à s'étendre aux dépens de la Ville, pour conquérir jusqu'à son centre ; que dès lors il était clair pour tout le monde qui était l'agresseur, et que le tort était évident. La Ville renonça à réfuter et déclara que l'argument était ridicule. Le vieux philosophe rappela à la Ville que pendant la guerre, elle avait même transformé les parcs publics et les moindres bas-côtés herbeux en jardins pour y planter des patates, et que donc les désignations et les zones n'étaient pas si figées que ça.

La Ville finalement se lassa, abandonna le débat, et passa à l'action ; elle avait la loi avec elle, lors elle lança les machines de chantier sur les jardins communautaires.

Parmi les locataires, beaucoup, fatigués par cette lutte, découragés, abandonnèrent le combat, acceptant soit les conditions de la Ville et l'obtention d'un



nouveau jardin sous l'autoroute, soit renonçant carrément à l'idée d'un jardin, par lassitude. Mais un petit noyau refusa de céder.

Il fallait décider quoi faire, et vite.

Les Fibischer dirent que si on avait entouré ces jardins de haies de thuyas, comme dans les quartiers résidentiels, les jardins auraient été cachés, et peut-être que la Ville, ne les voyant pas, aurait oublié leur existence. Mylène, Dan et Gaétan voulurent s'enchaîner aux buissons et aux plans de haricots pour empêcher les machines de commencer leur travail. Bruce l'Australien souhaitait inverser le sens du développement, et inciter les citoyens à revenir à la terre ; si chacun redevait un cultivateur, la Ville disparaîtrait comme par enchantement, et son pouvoir illégitime aussi. Madame Contini suggéra de constituer des jardins suspendus ; ainsi, les machines ne pourraient pas les atteindre. Salgado désirait brûler la terre pour qu'il n'en reste rien, et que la victoire de la Ville soit une défaite. Petrescu conseilla de ne rien faire, car rien ne valait la force d'inertie.

Le vieux philosophe finalement emporta l'adhésion, en proposant de faire sécession de la Ville, en rédigeant une Déclaration d'indépendance.

Les jardins communautaires, ce jour-là, se déclarèrent donc solennellement indépendants. Le vieux philosophe fut nommé président du nouvel Etat. Le nouvel Etat décréta immédiatement illégale toute présence de machines de chantier de la Ville sur son territoire, et ajouta qu'il interpréterait cela comme une agression.

Les Jardins Communautaires, devenus indépendants, n'étaient donc plus dans la Ville. Mais, arrachés à la Ville, ils n'étaient aussi plus des jardins, mais une terre : relevant ce paradoxe, Petrescu déclara qu'ils avaient quand même perdu : ils avaient désormais une terre, un pays, une patrie, mais plus de jardins. Bruce argua que leur nouvel Etat serait exclusivement agricole. Mais Petrescu répondit que l'agriculture n'était pas la même chose que le jardinage. Les Fibischer demandèrent où ils se procureraient désormais les semences et les outils. Madame Contini répondit qu'il fallait nouer des relations diplomatiques avec d'autres Etats, et faire commerce avec



eux. Salgado dit qu'aucun Etat sérieux ne voudrait reconnaître ces Jardins Communautaires. Madame Contini dit qu'il fallait alors compter sur les Etats moins sérieux, la Transnistrie, les Iles Caïman ou le Vatican. Mylène, Dan et Gaétan proposèrent d'alerter les milieux associatifs, squatters, autonomes et écologistes afin d'avoir du renfort pour leur cause : une chaîne humaine empêcherait le passage en force des machines, et quelques pavés lancés prouveraient la volonté de résistance du nouvel Etat. Les Fibischer demandèrent où ils allaient habiter maintenant, car les cabanes de jardin n'étaient pas forcément assez confortables pour y vivre toute l'année. Madame Contini répondit qu'il faudrait songer à bâtir quelques maisons un peu plus solides, et qu'ainsi on arriverait à une sorte d'Etat cité-jardin. Petrescu dit que comme ça ils auraient aussi perdu, parce que ça ressemblerait étonnamment à l'éco-quartier que voulait construire la ville.

Finalement les discussions furent interrompues par les machines qui se mirent en branle : bulldozers, bétonnières et trax foncèrent sur le nouvel Etat. Les médias avaient été alertés, un cordon de police empêchait les badauds de pénétrer dans l'enceinte, et malgré le soutien de nombreux habitants pour les indépendantistes, la résistance fut écrasée en quelques minutes.

Le nouvel Etat gisait, vaincu, sous les traces de chenilles, les coulées de béton et les terres retournées par les trax. Amers, vaincus, déçus, Petrescu, Bruce l'Australien, les Fibischer, Madame Contini, Salgado, Mylène, Dan et Gaétan, ainsi que le vieux philosophe, s'étaient rendus. L'indépendance des Jardins Communautaires n'était plus qu'un souvenir.

Longtemps le souvenir de cet échec habita ses protagonistes ; ils perdirent contact les uns avec les autres, certains s'aigriront et se replièrent sur eux-mêmes, d'autres quittèrent la Ville ; aucun n'accepta ses nouvelles conditions, aucun n'adopta la parcelle sous l'autoroute.

Le vieux philosophe, passée l'amertume de la défaite, revint périodiquement sur son ancien lopin, de nuit, ou les week-ends, pendant que les travaux de construction de l'éco-quartier étaient suspendus.





Il avait trouvé une idée : il creusait et consolidait, en profondeur, sous la parcelle, dans l'ombre, invisible à tous, une grotte, un jardin sous la terre : il y cultiverait des champignons.

Original text in French language by Alain Freudiger, HALMA grant holder 2010.



HALMA The European Network of Literary Centres e.V. 2010

[www.halma-network.eu](http://www.halma-network.eu)  
[mail@halma-network.eu](mailto:mail@halma-network.eu)